

le donner à Cobos. Au moment où le général de Lorencez se porta sur Puebla, Zuloaga et Cobos ayant pris vis-à-vis de Juarez l'engagement de ne gêner en rien les opérations de l'armée libérale, le général Almonte avait donné l'ordre à Marquez de revendiquer le commandement supérieur et de venir le rejoindre. Il l'avait tenté, mais n'avait pu se faire suivre que par une faible partie des troupes et, parmi les officiers mexicains présents à Orizaba, un grand nombre lui étaient même hostiles. Comme il avait conservé de bonnes relations avec le général de Lorencez, il était ensuite devenu suspect au général Almonte et la jalousie de ses compatriotes lui créait de fréquentes difficultés.

Si la mésintelligence régnait entre les chefs, la discipline, le dévouement, la fidélité au drapeau étaient choses inconnues du soldat. Ces malheureuses troupes étaient en outre dans un dénûment absolu, hommes et chevaux mouraient de faim. Dans ces conditions elles ne pouvaient rendre de grands services; aussi étaient-elles plus gênantes qu'utiles. Pour vivre, elles pillaient le pays et augmentaient ainsi l'impopularité de l'intervention française; le général de Lorencez leur ayant fait donner des vivres mais pas de solde, elles continuèrent leurs exactions parce que les vivres étaient insuffisants; on essaya de leur donner une solde sans vivres, elles gardèrent la solde et pillèrent encore pour se nourrir; le général Forey se décida à leur faire distribuer une solde et des vivres ⁽¹⁾ et leur promit des effets d'équipement attendus de France. Les troupes françaises avaient peu de sympathie pour ces alliés déguenillés et pillards plus semblables à des bandits qu'à des soldats; quant

(1) Le général Forey au ministre, 25 octobre 1862.

aux officiers, leur origine, leurs habitudes, leur éducation, leur moralité étaient en général si différentes de celles des officiers français que des rapports intimes ne pouvaient guère s'établir entre eux. Les Mexicains se trouvaient du reste humiliés d'être à la solde du trésor français, les formes rigoureuses de notre administration blessaient leur susceptibilité; ils ne pouvaient s'empêcher en outre de voir d'un œil jaloux l'ingérence de la France dans leurs affaires intérieures; désireux, à coup sûr, d'en tirer pour eux-mêmes tout le profit possible, ils pardonnaient difficilement à l'étranger les services qu'ils étaient obligés d'en accepter; l'épithète de traître, que leur prodiguaient leurs compatriotes, sonnait douloureusement à leurs oreilles, tandis que, d'autre part, ils se sentaient peu estimés par les Français à côté desquels ils étaient appelés à combattre. Les soldats français n'eussent jamais consenti à être placés, même éventuellement, sous les ordres d'un officier mexicain. Ils étaient très-disposés à tourner en dérision leurs alliés, dont le cri de ralliement *Viva la Religion!* était peu en rapport avec la manière de vivre; ils avaient au contraire une tendance à se montrer plus sympathiques à la devise *Libertad y Reforma*, inscrite sur le drapeau libéral, et qui leur paraissait plus conforme à leurs propres idées. C'était fort regrettable car, en se reportant au but assigné à l'expédition, on ne pouvait espérer de résultat satisfaisant, si un parti politique sérieux ne grandissait à l'abri du drapeau français. Le mépris témoigné à ceux qui devaient en être le noyau ne pouvait en favoriser le développement.

Le général Forey voulut relever les troupes alliées à leurs propres yeux et à ceux de l'armée française; il essaya de les moraliser, de leur donner une organisation à peu près

1862.

régulière, mais il n'y parvint qu'à grand'peine se heurtant sans cesse contre le mauvais vouloir des officiers mexicains, contre leur répugnance à suivre des conseils ou à recevoir une direction des chefs de l'armée française. Ils eussent voulu que les sommes destinées à l'entretien de leurs troupes, sommes qu'ils trouvaient du reste très-insuffisantes, leur fussent remises en bloc, avec la faculté d'en disposer selon leur gré ; il était d'autant plus difficile d'admettre une pareille prétention, que l'on avait de sérieuses raisons de penser qu'une bonne partie de l'argent n'arriverait pas à sa destination et que le soldat serait plus malheureux encore. Il fut enfin convenu, après de longues discussions, que les troupes mexicaines seraient soumises au contrôle de l'intendance et tiendraient leur comptabilité, sinon d'une façon exactement conforme aux règles de l'administration française, au moins d'après les mêmes principes ; mais il fallut commencer par liquider 156,000 francs de dépenses faites par le général Almonte.

Lorsque le général Forey manifesta l'intention d'envoyer à Jalapa la petite division du général Marquez, on lui fit craindre que les hommes ne désertassent en grand nombre ; il persista néanmoins dans son projet, croyant même qu'il était bon de leur témoigner plus de confiance qu'il n'en avait réellement. Les troupes mexicaines se mirent en route le 29 novembre et, de fait, elles montrèrent plus de discipline et de tenue qu'on ne l'avait espéré. Elles arrivèrent à Jalapa le 7 décembre et se rangèrent sous les ordres du général Bazaine ; cette épreuve leur fut favorable et dès ce moment elles tinrent assez honorablement leur place à côté des troupes françaises nouvellement débarquées, qui ne partageaient pas à leur égard les préventions de l'ancienne garnison d'Orizaba.

Le général Bazaine, amenant avec lui le 3^e zouaves et une batterie d'artillerie, arriva le 12 décembre à Jalapa ; quatre jours après, il commença son mouvement sur Perote, à la tête d'une colonne forte de 3,700 hommes environ. Le 17 décembre, entre la Hoya et las Vigas, des tirailleurs ennemis, qui s'étaient dissimulés grâce à un épais brouillard, firent une décharge sur l'avant-garde avec laquelle marchait le général Bazaine ; ils blessèrent mortellement un officier d'état-major et atteignirent quelques hommes ; le lendemain, la colonne, qui avait bivouaqué à las Vigas, prit le chemin de Cerro Leone, afin de tourner les obstacles accumulés sur la route principale. Un corps de 7 à 800 cavaliers mexicains ayant été signalé, le général Bazaine lança contre eux la cavalerie de Marquez qu'il fit appuyer par un escadron du 12^e chasseurs. Les chasseurs eurent bientôt dépassé les cavaliers alliés et chargeant l'ennemi le mirent en pleine déroute, après lui avoir sabré une quarantaine d'hommes. Comme à la Rinconada, comme à San Andrés, un seul escadron vigoureusement conduit avait obtenu sur des forces très-supérieures un avantage marqué qui affermit la réputation de la cavalerie française.

Le fort de Perote fut occupé sans résistance le 19 décembre ; le général Bazaine s'y arrêta et fit rayonner ses troupes dans les environs, autant pour rassurer les populations que pour se procurer des vivres. On trouva des approvisionnements en grande quantité et l'on réunit un troupeau de dix-huit cents têtes.

L'armée pouvait largement vivre sur le pays sans se préoccuper outre mesure de la constitution des moyens de transport. Il n'eût donc pas été impossible au corps expéditionnaire, aussitôt après son débarquement, de choisir des cantonnements sur le plateau d'Anahuac, et

1862.

—
Marche
du général
Bazaine
de Jalapa sur
Perote.

1863.

par une reprise vigoureuse et immédiate des hostilités de rétablir le prestige du drapeau qu'une trop longue inaction pouvait au contraire compromettre.

Arrivé à Perote, le général Bazaine, pour se conformer aux ordres du général en chef, s'occupa de faire replier tous les détachements laissés sur la route en commençant par celui de Puente Nacional qui était le plus éloigné.

Trois compagnies du 62^e, envoyées de Jalapa pour protéger cette évacuation, rencontrèrent l'ennemi dans les bois de l'Organo; l'engagement se prolongea un certain temps, mais ne coûta que sept tués et cinq blessés.

Les troupes françaises quittèrent également Jalapa; le dernier détachement arriva le 18 janvier à Perote. Le général Bazaine laissa ses malades dans le fort sous la protection d'une petite garnison et continua son mouvement en avant; le 1^{er} février, il établit son quartier général dans la petite ville de Nopalucan, d'où il se mit en communication avec Orizaba par San Andrés. La brigade du général de Castagny vint l'y rejoindre et il conserva sous ses ordres la brigade de Bertier, bien qu'elle ne fit pas partie de sa division ⁽¹⁾.

La citadelle de Perote fut ensuite abandonnée; le premier convoi d'évacuation, commandé par le colonel Garnier, fut attaqué le 12 février près de la Ventilla par six cents cavaliers; mais une colonne française avait été envoyée à sa rencontre; les chasseurs d'Afrique accourant au bruit du combat se jetèrent sur l'ennemi qu'ils poursuivirent à outrance, jusqu'à ce qu'il eût disparu dans la montagne. Le dernier convoi fut amené sans encombre à San Andrés le 25 février.

(1) Dans la suite, la brigade de Bertier passa définitivement à la 1^{re} division; la brigade Neigre la remplaça à la 2^e division.

1863.

De son côté, le 16 février, le général Douay se porta de Quetcholac à Acatzingo et à los Reyes; il se mit en relations avec le général Bazaine. Les Mexicains ne cherchaient pas à s'opposer d'une façon sérieuse à ces mouvements, mais ils les surveillaient de très-près, ne se hasardant à attaquer que lorsque la supériorité numérique ou des circonstances très-favorables paraissaient leur assurer le succès; ils étaient toujours prêts, du reste, à se retirer rapidement si les chances tournaient contre eux, car ils ne mettaient aucun point d'honneur à rester maîtres de leurs positions et ne prétendaient faire pour le moment qu'une guerre d'escarmouches.

C'est dans ces conditions que deux pelotons de chasseurs d'Afrique, formant l'avant-garde d'une reconnaissance conduite par le général Douay sur la route de Tepeaca, ayant attaqué une embuscade de tirailleurs, se trouvèrent inopinément en présence de cinq cents cavaliers réguliers des escadrons de Zacatecas; bien qu'ils combattissent dans la proportion d'un contre dix, ils n'hésitèrent pas à charger de nouveau et vinrent se heurter encore contre une troupe d'infanterie couverte par un fossé; mais leur élan incomparable triompha de tous les obstacles; ils firent plier l'ennemi et le poursuivirent pendant quatre lieues. Trois sous-officiers furent tués; les Mexicains perdirent trente tués et neuf prisonniers, dont un officier.

Le général Douay, en se rapprochant de Puebla, laissa plusieurs postes en arrière pour assurer ses communications avec Orizaba et particulièrement pour garder les magasins et les dépôts de munitions rassemblés à Quetcholac. Les voitures du corps expéditionnaire avaient été employées sans relâche à amener dans cette petite ville les

Combat
de San José
(18 février).

parcs d'artillerie et du génie et les réserves de matériel nécessaires au siège ⁽¹⁾.

Heureusement les subsistances étaient, comme nous l'avons dit, largement assurées. Les denrées trouvées sur les plateaux permirent de suffire à la consommation journalière et de constituer une réserve de vingt jours de vivres. Déchargé de préoccupation à cet égard, le général en chef put affecter tous ses transports au matériel de guerre et il donna l'ordre de vendre, de céder à la marine ou de réexpédier en Europe les vivres accumulés à Vera-Cruz ⁽²⁾.

L'état sanitaire de l'armée était alors satisfaisant. Les troupes échappèrent en général aux influences du vomito; elles eurent toutefois à souffrir de fièvres d'acclimatement qui, pendant quelque temps, rendirent indisponibles un certain nombre de soldats; mais leur santé s'était rétablie depuis qu'ils avaient gravi le dernier étage des plateaux; les hommes dont la constitution était trop affaiblie furent renvoyés en France; enfin l'effectif du corps expédition-

⁽¹⁾ Ces moyens de transport se composaient en ce moment de 108 voitures du train français, de 226 voitures mexicaines et de 250 voitures américaines achetées à New-York. Quoique inférieures aux grands chariots mexicains et moins bien appropriées aux routes du pays, ces dernières voitures, qui se rapprochaient du modèle des chariots de parc français recouverts d'une bâche, n'en constituaient pas moins un matériel roulant d'une valeur réelle; mais on manquait d'animaux pour les atteler.

Les escadrons du train avaient amené avec eux 636 bêtes de trait et 670 bêtes de somme; on n'avait pu se procurer aux Antilles, aux Etats-Unis et au Mexique qu'environ 2500 mulets, sur lesquels on dut en réserver 1100 pour les équipages de bât; il fallut donc laisser à Vera-Cruz 210 de ces voitures, en attendant les attelages demandés en France.

1100 mulets avaient été achetés à Cuba, 1200 à New-York, 116 à Tampico, 250 aux Antilles, 88 au Mexique, en divers endroits. — Total: 2,754, sur lesquels on perdit environ 200 bêtes pour diverses causes.

⁽²⁾ C'est-à-dire 550,000 rations de biscuit, 310,000 de sel, 250,000 de sucre et café, 1,250,000 d'eau-de-vie, 12,000 quintaux d'avoine.

naire allait être notablement augmenté par l'arrivée d'une brigade de réserve forte de 6,000 hommes ⁽¹⁾.

Les opérations contre Puebla pouvaient donc commencer dans de bonnes conditions, et satisfaction allait être donnée à l'impatience avec laquelle le gouvernement et la nation française attendaient la nouvelle d'une reprise sérieuse des hostilités.

Avant d'entreprendre le siège, le général Forey organisa solidement sa ligne de communication avec Vera-Cruz. Il partagea tous les postes entre deux commandements supérieurs, celui de Vera-Cruz, et celui d'Orizaba ⁽²⁾. Il ordonna de les pourvoir de vivres pour trois mois, d'un approvisionnement de trois cents cartouches par homme, et de les protéger par des ouvrages de campagne; quelques

Organisation
des postes
sur la ligne de
communication
avec Vera-Cruz.

⁽¹⁾ Depuis le commencement de la campagne jusqu'au 25 mars 1863, l'armée de terre avait perdu: 17 officiers tués, 29 officiers morts de maladie, 68 soldats tués, 571 soldats morts de maladie, 101 disparus. — Total: 786 hommes. — 93 officiers et soldats avaient été rapatriés.

⁽²⁾ COMMANDEMENT DE VERA-CRUZ.

M. DURAND SAINT-AMAND, capitaine de vaisseau, commandant supérieur.

Vera-Cruz.	Compagnies de matelots noirs des Antilles (253 hommes). Détachement de marins (91 hommes). Une compagnie d'infanterie de marine (40 hommes valides). Section de volontaires de la Martinique (50 hommes). Fraction de la contre-guérilla de Figuerero.
La Tejeria.	Deux compagnies et demie d'infanterie de marine. La compagnie du génie colonial (moins 25 hommes). Fraction de la contre-guérilla Figuerero.
La Soledad.	Quatre compagnies d'infanterie de marine. 25 hommes du génie colonial. Les auxiliaires de Tampico (c'étaient des gens de Tampico, compromis pendant l'occupation de la ville par les Français, et qui avaient été ramenés par l'escadre). Douze cavaliers du 12 ^e chasseurs.

Le poste de Medelin et celui d'Alvarado relevaient aussi du commandement